Document généré le 4 août 2025 16:09

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Ils se sont connus à Lwow d'Alice Parizeau

Yvon Bernier

Numéro 40, hiver 1985–1986

URI : https://id.erudit.org/iderudit/40132ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Bernier, Y. (1985). Compte rendu de [*Ils se sont connus à Lwow* d'Alice Parizeau]. *Lettres québécoises*, (40), 18–19.

Tous droits réservés © Productions Valmont et Éditions Jumonville, 1985

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

par Yvon Bernier

Ils se sont connus à Lwow

d'Alice Parizeau

Ils se sont connus à Lwow enrichit d'un troisième volume la saga polonaise qu'entreprenait Alice Parizeau avec *les Lilas fleurissent à Varsovie* (1981) et *la Charge des sangliers* (1982). Pour indépendants que soient ces romans — rien n'oblige en effet à les lire dans l'ordre de parution puisque le lien qui les rattache reste somme toute assez lâche — ils n'en constituent pas moins une fresque possédant une unité interne fondée sur les tribulations d'un peuple courageux, héroïque, à qui l'on a contesté plus souvent qu'autrement la place qu'il occupe au soleil. Pion sur l'échiquier du monde, enjeu des grandes puissances, ce pays a fait l'objet des plus honteux marchandages et payé au prix du sang une autonomie qui, aujourd'hui encore, tient bien davantage du leurre que de la possession tranquille d'un droit inaliénable. Une nouvelle fois, à travers l'existence tragique d'une poignée de personnages inséparables de l'immense foule anonyme, Alice Parizeau a voulu évoquer ce destin national. Elle le fait avec une force de conviction qui emporte l'adhésion parce qu'on sent là un engagement intime, doublé d'une empathie profonde, qui confère au récit son douloureux poids de chair.

L'ambitieux tableau historique que brosse le roman débute avec l'envahissement de la Pologne par l'Allemagne, peu de temps avant que n'éclate la Seconde Guerre mondiale. Divisée intérieurement par les revendications souverainistes des Ukrainiens, gênée dans son action par la position souvent en porte-à-faux de bon nombre de Juifs qui entre deux maux préfèrent choisir le moindre, c'est-à-dire les Soviétiques, la région de Lwow qu'annexera plus tard l'U.R.S.S. finit pourtant par offrir un front commun à l'offensive fasciste. Toutefois, cet effort désespéré n'empêchera en rien sa défaite puisque, à la suite d'un pacte germano-russe qu'on n'imaginait pas possible, ce sont les Russes en fin de compte qui tireront à leur profit les marrons du feu. C'est au coeur de ces événements que commence la terrible odyssée de Witold Zamski et de sa femme Maryla, de leur fille Lala et de son fiancé Bronek dont l'histoire d'amour donne au récit son axe, du naïf Zbigniew Schwartz dont une visite officielle à Moscou dessillera les yeux, de Roman Meyer tôt réfugié en Angleterre, et enfin de la haute figure inoubliable du père Wiktor Janaga qui traverse de bout en bout le récit. Car, on s'en doute, les Russes ne respecteront pas les conditions de la capitulation. À peine sont-ils installés que leurs agents rallument les divisions, érigent le mensonge et l'imposture en règle de conduite. Exécutions sommaires, perquisitions arbitraires, plébiscite truqué constituent pour l'essentiel la trame des jours et des nuits. Pendant des mois, on vit ainsi d'une vie qui n'en est plus une à force de misères et de fourberies, une vie dénaturée qui prélude aux déportations massives qu'on organise dans l'ombre.

Pourtant ces premiers mois d'occupation, passés sous le signe de la faim jamais satisfaite, du froid omniprésent et de la liberté ignoblement bafouée, préfigurent à peine l'enfer qui attend les personnages avec la déportation. Ce que l'on poussera à coups de crosse et comme du bétail dans les wagons plombés, ce ne sont pas des familles, mais des couples disloqués par la violence, des enfants arrachés à leurs parents sans considération d'âge, des amoureux qui apprendront dans leur chair que l'amour n'offre qu'un médiocre rempart contre la haine. Les conditions de transport sont atroces du fait de la promiscuité, de l'alimentation presque nulle et de la pénurie d'eau potable. À un tel régime, la fragile Maryla ne survivra pas et sa mort prématurée apparaît rétrospectivement comme une grâce. Au moment où elle expire, son ami Zbigniew Schwartz comprend qu'il a été à Moscou une marionnette entre des mains géantes et les horreurs qu'on lui confie à propos de ses coreligionnaires juifs le dégrisent complètement. Prisonnier de guerre, Witold se retrouve pour sa part dans un couvent désaffecté en compagnie de plusieurs milliers de ses compatriotes, officiers et simples soldats. C'est là que le rejoint le père Wiktor Janaga pour le reperdre bientôt au cours d'une boucherie — on canonne, une fois au large, les barges vermoulues sur lesquelles on a entassé les détenus — dont seul l'homme de Dieu se tire comme par miracle. Quant à Lala, ignorante de la mort de son père et du sort de Bronek, elle devra finalement d'avoir la vie sauve

à un officier du N.K.V.D. qui en fait la compagne de sa femme à demi folle. Réfugiée plus tard à la campagne chez la mère de son protecteur, c'est là que le hasard la mettra en présence du père Janaga qui lui apprendra l'amnistie dont bénéficient à présent les Polonais.

Cette amnistie que décrète une Russie menacée à son tour par l'agresseur allemand agit comme un levain dans l'âme des Polonais. En dépit des souffrances endurées dans les prisons et dans les camps de travail, l'espoir renaît, ce qui prouve bien une fois de plus qu'il est indéracinable au coeur de l'homme. Ils reprennent la route afin d'aller grossir les rangs de *leur* armée en train de se former. Oublieux des offenses, des ignominies et des tortures, ils combattront demain aux côtés des Soviétiques qui ont troqué leur statut de tortionnaires contre celui d'alliés. Mais combien d'entre eux se rendront à destination? Lala, le père Wiktor Janaga et Zbigniew Schwartz, eux, finiront par arriver à Bouzoulouk où se regroupent les effectifs. Pour y parvenir, il leur aura fallu composer avec des exigences fâcheuses pour la vérité, user de cette intelligence des événements que dicte seul le danger ou le désir forcené de survivre, parfois même hurler avec les loups, ce qui heureusement n'entraîne pas que l'on abdique quoi que ce soit d'essentiel dans son for intérieur. Évacués vers l'Iran avec des enfants qu'ils sont chargés d'accompagner, ces rescapés de la mort pourront enfin respirer l'air de la liberté et rêver d'avenir autrement qu'en rêve. Si le cauchemar vient de prendre fin, cela ne veut pas dire que c'en est fait pour autant des épreuves. À ce stade du récit — le passage à l'Ouest clôt la première moitié du roman et coïncide par conséquent avec l'exact milieu de l'ouvrage — le futur réserve encore bien des surprises à ces survivants dont le premier devoir consistera à se bâtir une nouvelle vie sur les décombres de l'ancienne.

C'est l'Angleterre, où Roman Meyer les accueille à bras ouverts, qui offrira à Lala et à Zbigniew Schwartz l'occasion de ce nouveau départ. Son compagnon d'infortune, toutefois, en sera vite éloigné pour des raisons politiques, s'égarera dans le terrorisme et mourra tragiquement pour ce qui s'appellera bientôt Israël. Quant à Lala, elle renoue d'abord avec la liberté, même s'il arrive que le ciel de Londres soit obscurci par les bombardiers allemands, travaille dans les

Photo: Athé

services d'information de son pays et recherche de façon active son fiancé Bronek dont on est toujours sans nouvelles. Par le plus grand des hasards, c'est Roman qui le dénichera en Italie, où il s'est distingué par son héroïsme à la bataille de Monte Cassino, en même temps qu'il y retrouve le père Janaga devenu aumônier militaire dans l'intervalle. Hélas, le bonheur de Lala se révélera de courte durée puisque Bronek, après quelques jours passés avec elle à Londres et dans la campagne anglaise, repart en mission et disparaît de nouveau. Une fois signé l'armistice et éteinte l'euphorie de la victoire, Lala se résigne à émigrer aux États-Unis où réside une tante fortunée, seule famille qu'il lui reste. Ainsi, elle ne sera pas trop éloignée du père Janaga à qui le Canada vient d'offrir un asile de même qu'à un groupe d'orphelins. Mariée à un homme d'affaires qui l'adore, mère d'un fils qu'elle aime, toutes choses qui ne l'empêchent nullement d'être mal accordée à soi et aux autres, elle fait des débuts éclatants à la scène dans une pièce de Tonton Meyer, puis au cinéma où monte rapidement son étoile. Pour finir, elle retrouve une ultime fois un Bronek frappé de mutisme, loque pathétique qu'elle tentera de sauver. Après ces péripéties sans nom, et presque sans nombre, on peut se demander si Lala retrouvera jamais la paix. Peut-être?

Avec *Ils se sont connus à Lwow*, Alice Parizeau propose au lecteur une fiction passionnante en même temps qu'un document effrayant. S'il aime qu'on lui raconte une histoire poignante, bien ficelée aussi, l'amateur de lectures romanesques obtiendra avec elle pleine satisfaction. L'intrigue tient en haleine du début à la fin et les personnages vivent, c'est-à-dire qu'ils possèdent cette épaisseur qui fait de chacun d'eux autre chose qu'une créature unidimensionnelle ou à peine silhouettée. Touffu, ce fort récit certes l'est, mais sans jamais donner l'impression d'un encombrement, grâce au découpage particulièrement adroit des chapitres et à l'économie générale de l'ensemble. Quant à l'écriture, elle vise manifestement à l'efficacité, évitant les effets trop littéraires et tout ce qui empâte, sans pour autant tomber dans la fadeur. Qu'on l'oublie, voilà qui prouve assez que l'auteur a trouvé une exacte adéquation entre son sujet et le style le plus susceptible de le bien servir. Au delà de ces considérations d'ordre technique ou formel, ce qui ajoute encore de l'intérêt au récit, ce sont les arrière-plans historiques atroces qu'il évoque. À coup sûr, il se trouvera des gens, pisse-vinaigre ou fines gueules ayant la moue facile, pour estimer qu'il s'agit là d'un sujet rebattu, que les histoires d'amour sur fond de déportation c'est dépassé, voire même déplaisant. On peut ne pas partager ce point de vue égoïste et étroit. Parce que l'homme a volontiers la mémoire courte, il importe en effet de lui rappeler périodiquement certaines iniquités historiques. Capable du meilleur à l'occasion, il ne doit pas oublier non plus qu'il l'est du pire, par faiblesse, lâcheté ou volonté de puissance, à titre individuel et collectif. C'est pourquoi, lorsqu'on l'oblige à s'en souvenir avec le vigoureux talent dont fait preuve Alice Parizeau dans *Ils se sont connus à Lwow*, la vérité et le roman y trouvent tous deux leur compte. □